

QUARTIER DE DEMAIN – SEDAN
AGENCE CAMILLE ALFADA – NOVEMBRE 2025

NOTE DE SYNTHÈSE SUR L'EXPERIENCE
DE PARTICIPATION CITOYENNE

- Camille ? C'est Pascal Ferren et Charlotte Cauwer, de l'Agence.
- Oui...
- On te réveille ?
- Non non...
- Y a le GIP (via Aglaé) qui nous rappelle qu'on a promis une note à la fin de notre AMO pour Quartier de Demain à Sedan ? Tu te souviens ?
- Bien sûr que je me souviens ! C'est chouette de faire ça d'ailleurs. Ça peut être l'occasion de porter un peu nos approches et d'essayer de les raconter... En plus, c'est pas toujours le cas, mais ça s'est bien goupillé sur la résidence Ardenne. Y a des choses à dire.
- Oui ! Mais ce n'est pas simple à raconter nos histoires. On ne sait pas trop comment dire. On ne se sent pas d'écrire une note trop arrêtée qui donnerait l'impression qu'on invente des trucs ou qu'on est sûr de nous... Tu ne veux pas nous aider toi ?
- Comment ?
- Bah... t'écris ce que tu penses de notre expérience sedanaise en termes de participation, les enseignements, les recommandations pour la suite, et tout. Aglaé elle nous a dit : soyez honnête et donnez vos points de vue perso, n'hésitez pas. On a besoin de cette matière brute.
- Elle a dit ça ? Ok... je m'en charge.
- Merci Camille ! T'es la plus forte.
- Que dalle ! Je suis la plus fière d'être faible plutôt. A bientôt. Prenez soin de vous.
- A bientôt cheffe !

Préambule au préambule

Nous avons peur des poèmes. Peur qu'ils nous enlèvent du crédit. Peur qu'ils nous jettent du mauvais côté de la barrière de « ce qui vaut ». Peur de finir dans l'inconsidérable. C'est important la considération. C'est terrible la peur du poème. Ça finira par nous consumer. Il faut lutter contre cette peur en prononçant des mots simples et directs.

Moi je lutte à ma manière, « parfois cavalière, informelle, visible » comme je disais dans mon « devis détaillé » d'AMO participation citoyenne en décembre dernier (2024) pour « Quartier de demain », site de Sedan.

Ce à quoi je crois en termes de « technique participative » tient dans cette formule : une manière parfois cavalière, informelle, visible. C'est presque un manifeste. En comme je me rate souvent, que ce n'est jamais comme je veux et que la mayonnaise humaine de la participation et des liens n'est pas toujours facile, j'ai le droit de me réjouir, je le prends en tout cas, quand ça marche plutôt. Quand on a fait ce qu'on pensait faire et que, de manière bien cavalière, informelle et visible, on a « produit » de la participation citoyenne et que cela fut, pour nous comme pour d'autres, nous l'espérons, joyeux et fertile.

Il manque à mon triptyque manifeste, la croyance en l'heuristique de la joie, contrepied à la théorie qui a guidé cinquante ans d'écologie politique : l'heuristique de la peur théorisée par Hans Jonas. Il n'y a pas d'heuristique de la peur ! La peur ça tétanise, la peur ça enferme, la peur ça coupe. C'est la joie qui fait tout découvrir ce qui sauve : la nature, le monde, la science, les autres, les poèmes. La peur a enfermé l'art dans les drames, la relation dans la profession, le texte dans l'artifice et la participation dans les outils.

Je le dis souvent à Charlotte et Pascal qui sont intervenues là-haut, à Sedan, moi, je n'ai pas trop d'outils. Je n'ai même pas toujours de plan ni de stratégie. J'ai des postures, des habitudes, des expériences. Je suis une bricoleuse, d'un autre temps, qui embrasse et qui cueille, pour faire ce que l'on cherche à faire et qu'on appelle parfois « la participation citoyenne ». En vrai, je vais vous dire, je n'ai même pas de manifeste. C'est beaucoup trop certain ! Je suis trop poreuse et changeante pour croire aux manifestes. Je crois trop aux gens, aux circonstances, aux surfaces, aux formes et aux poèmes pour croire vraiment aux concepts, aux vérités, aux fonds, aux idées et aux démonstrations.

Je doute ! Je ne sais pas rien, non, mais j'aime douter. Comme j'aime celles et ceux qui doutent d'ailleurs (et Anne qui les chante...). Celles et ceux qui se contentent.

Alors. Je vais dire deux trois trucs sur notre expérience sedanaise et le jury citoyen qu'on y a conduit entre janvier et novembre 2025. Il faudra les lire en tachant d'y trouver un peu de joie et d'espérance pour les mondes encore possibles, mais en se méfiant des certitudes, des promesses, des outils formidables et des récits de héros.

Préambule

C'est étrange ce métier de consultant, d'AMO, de facilitateur, où l'on intervient, à grand renfort de promesses, qu'on s'efforce ensuite à tenir dans le brouhaha du réel, pour finalement s'arrêter, regarder en arrière, et filer vers d'autres lieux, d'autres vies, d'autres transformations du monde.

Parce qu'on ne voudrait pas partir. Pas maintenant. Non qu'on souhaite s'incruster aux basques du GIP EPAU ou de la Ville de Sedan pour le restant de nos vies, non qu'on n'ait pas d'autres choses à faire et d'autres lieux à découvrir et explorer, non que nos enfants sur les bords de Loire et dans la campagne normande ne se réjouissent de l'arrêt de nos déplacements dans l'Ardenne, mais simplement que c'est trop tôt.

Construire une dynamique de participation, particulièrement là où cela n'est pas l'habitude c'est long et délicat. Oh, pas très long, n'exagérons rien, mais ça prend du temps et ça demande de l'attention, de la présence, de l'engagement. Ça demande d'y aller, d'être face aux gens, avec nos failles, de sortir de soi, de prendre soin. Et quand ça fonctionne un peu, que cette mayonnaise prend doucement, qu'on voit un groupe, des regards, des soutiens et des attentions émerger, c'est pénible de s'échapper.

On sait que bientôt une équipe de maîtrise d'œuvre va venir travailler sur la Résidence Ardenne, et on aimerait mille fois qu'elle puisse poursuivre le dialogue amorcé. Qu'elle vienne vivre un peu ici des fois, qu'elle croise les gens dans les cages d'escalier, qu'elle les embarque dans les histoires formidables de conception urbaine et architecturale où l'on invente des lieux et des manières potentielles de les habiter. On aimerait bien leur confier notre mayonnaise. Mais ce n'est pas facile de confier une mayonnaise quand elle n'est pas encore montée. Parce qu'il ne faut pas trop s'arrêter de touiller, qu'il faut garder le même rythme et qu'il ne faut surtout pas changer de sens !

Faut que j'arrête cette métaphore... sinon je vais dire que les gens c'est des œufs, que le contexte c'est de l'huile, que la participation c'est une fourchette. Tu vois. Faut savoir s'arrêter aussi, sinon on finit par croire nous même aux fables qu'on imagine.

Ce qui est sûr c'est que la participation des humaines et des humains à la construction de leurs espaces de vie c'est vraiment une mayonnaise jamais finie de monter, que c'est fragile et qu'il faut en prendre soin. Voilà.

En fait, il reste encore un préambule...

Moi, je me suis demandé si ce n'était pas mieux de faire de la participation là où on n'a pas l'habitude de la participation. Quand on m'a dit, au début, « tu verras, à Sedan, ils n'ont pas l'habitude de la participation, paraît même que le maire est presque contre ! », je crois que j'ai souri. Et j'avais raison de sourire. Je crois. Parce qu'il n'y avait pas trop d'attente, qu'on nous a laissé travailler, qu'on nous a fait confiance même, et que ce fut très agréable, et au-delà de ma satisfaction, ce fut diablement efficace ! On bosse mieux quand on bosse ensemble, qu'on se soutient, qu'on a confiance.

Ca me rappelle une mission récente menée dans une grande métropole française, très « attractive » et qui dispose d'un service complet de participation citoyenne. C'était pourtant un simple appel d'offres qu'on avait gagné sans aucune autre forme qu'une offre, écrite, simple. On avait même vendu ça un peu cher parce qu'on avait du boulot et qu'on n'était pas certain que la mission soit chouette. Mal et bien nous en a pris parce que c'était finalement plutôt chouette : on a sélectionné et animé un jury citoyen d'ailleurs. Bref. Que ce fut pénible de tout justifier tout le temps, de tout devoir présenter en amont complètement, comme si on était sûr de ce qu'on faisait, et qu'en plus, fallait le défendre ! Mais moi attend, je suis sûre de rien ! J'avais juste besoin de soutien, qu'on y croit ensemble, et que ce soit chouette ainsi. Il a fallu attendre quelques jurys réunis pour qu'on ait le droit à du soutien et cette étrange remarque : mais oui, mais aussi, vous animez comme ça, « à l'ancienne ». Je suis ancienne après tout.

Je me demande, en fait, si ces gens, quand ils refont leur salle de bain, qu'ils ont fait un appel d'offres et sélectionné le plombier de leur choix, sans pression, ils sont derrière lui à chaque coup de clé et allumage de chalumeau pour lui demander : t'es sûr que c'est le bon chalumeau ? La mèche là, c'est la bonne ? Y a assez de flasse sur le filetage ?

Mais aussi, je me dis et je comprends, qu'ils ont peur sûrement. C'est terrible la peur. Ça fait rien découvrir. La peur, ça recouvre nos vies d'un voile péqueux.

Introduction (quand t'as grillé la carte préambule trois fois)

On est un peu des plombiers moi je trouve. Pascal et Charlotte me disent toujours : faut pas dire qu'on a pas d'outil, c'est pas vrai, on en a, mais disons que c'est pas eux qui nous qualifient, pas eux qui nous différencient d'un autre plombier. On pourrait même dire, pour être méchant, qu'un bon brigand, il a juste à s'acheter la bonne caisse à outils, pour avoir les bons outils, mais que ça ne fera pas pour autant un bon plombier. On pourrait même dire que si on vous montre deux trois trucs de plomberie, vous arriverez à faire un peu de plomberie, même avec de mauvais outils d'ailleurs, mais vous ne serez toujours pas plombier.

Le plombier lui, il va savoir s'adapter à différentes situations. Sa compétence ce n'est pas ses outils, c'est : la maîtrise de ses outils, la capacité à choisir le bon outil pour le bon problème et la capacité à s'adapter à l'évolution des situations : savoir changer d'outil ou de stratégie si le faut.

C'est pour ça qu'on est un peu revêche à qualifier nos « outils de participation » parce que ça nous caractérise mal et que ce n'est pas ce qu'on défend. Oui, s'il faut faire un atelier de photolangage on en fera un, on en a fait des dizaines, mais ce n'est pas dit que ça marche.

D'ailleurs, tiens, ça me fait penser que pendant la manufacture de site, à Sedan, on a fait un photolangage qui a plutôt mal fonctionné ! Et pourquoi ? Plein de choses, mais l'outil photolangage n'y est pour rien dans cette histoire. Alors quoi ? Je n'en suis pas sûr mais je dirais la mauvaise gestion du timing (faut être lent juste après le déjeuner), le mauvais choix de salle (l'auditorium trop confortable où les gens ne se voient pas), le choix de photos trop génériques, un peu trop de confiance en la bonne volonté des architectes (ils ont joué le jeu, mais pas assez), etc.

C'est ça qui est dur en matière de participation et qu'il faut entendre je crois. Entre les intentions et les outils, y a tous plein d'autres choses : parce qu'on travaille avec des gens, aux intérêts, connaissances, cultures, patrimoines variés, et qu'on sculpte des relations, qu'on monte une mayonnaise, qui tient à plein de « facteurs périphériques » : l'espace, le temps, les formes, la température, les habits, la nourriture, les mots utilisés, les sourires, les proximités, les sarcasmes, les blagues, le contexte médiatique, les attentions, les moyens de communication, les franchises, etc.

Est-ce à dire qu'on ne peut rien dire de notre technique de participation et de comment ça s'est passé à Sedan ? Non... Certes. Mais qu'il faut se méfier des « trucs » et des outils, parce que je crois que l'ingénierie de la participation ce n'est pas vraiment de l'ingénierie justement, mais plutôt de l'artisanat, c'est pas du savoir, mais du savoir-faire, ça s'apprend pas trop, ça s'expérimente... La participation citoyenne, pour moi, c'est un art des relations, pas une science de l'outil.

En tout cas, c'est ce qu'on pratique à l'Agence Camille Alfada, un ensemble de postures, d'attentions, de réflexes à beaucoup de facteurs, centraux ou périphériques. C'est une marche vertigineuse, en équilibre instable, qu'il faut soigner tout le temps, qui n'est jamais gagnée mais qui peut être perdue. C'est une mayonnaise, qui peut monter, qui n'est jamais figée, et qui peut s'effondrer parce qu'on a mal touillé, ou que l'air est trop froid, que l'huile n'est pas la bonne, que le bol est sale, qu'on n'est pas concentré, que les œufs sont trop froids, qu'on a oublié de sel, etc.

Cela dit, depuis l'expérience à Sedan, on peut insister sur trois grands éléments (facteurs peut-être) qui ont été, il me semble, déterminants.

1 – La présence

A Sedan, on est arrivé d'abord et surtout avec notre méthode favorite : la présence (visible, cavalière et informelle). Je crois qu'on pourrait énoncer une sorte de règle de la participation qui serait quelque chose comme : plus le terrain et celles/ceux qui y vivent sont éloignés (culturellement) des pratiques de participation institutionnelles, plus faut de la présence, visible, cavalière et informelle.

Visible la présence, et cavalière oui, presque gênante. Faut troubler un ordre établi, faire quelque chose de bizarre. Tu verras, ça marche, les personnes humaines viennent te parler. Tu n'auras même plus besoin d'aller les voir, de réfléchir à ta phrase d'accroche pour les importuner, elles se présenteront d'elles-mêmes et curieuses en plus !

Alors oui, on a dormi sur place, dans une des tours de la résidence Ardenne. On a commencé par ça parce qu'on trouve que c'est la meilleure façon de commencer. Voisiner. Ça on le tient notamment des expériences de l'Agence Construire et des positions de Patrick Bouchain. Y a plein de choses chouettes écrites là-dessus et on ne va pas tout redire moins bien (voir l'école du terrain, la preuve par 7, les multiples travaux de l'infatigable Sophie Ricard, de notre consœur et amie Chloé Bodard, etc.).

Ce que je peux dire c'est que l'important, ce n'est pas vraiment de dormir dans l'appartement, quoi que ça apporte des choses, mais c'est surtout le prétexte à rencontres simples et directes que ça permet. Ce qui compte, c'est moins l'appartement que le palier, le hall, le parking. Ce qui compte c'est qu'on est arrivé un vendredi à 14h et qu'à 15h30 on avait déjà rencontré 6 à 8 personnes et recruté pour le jury citoyen et les rencontres habitants-architectes qu'on allait devoir organiser (résidence de site). Ce qui compte aussi c'est qu'on l'a fait juste avant la résidence, et qu'on essaie de se tenir à ça, conserver de l'immédiateté et se méfier des temps longs des projets qui correspondent mal aux temps plus rapides des rencontres et des relations. Ça demande de la disponibilité totale (celle de la résidence au sens artistique du terme) et un peu d'improvisation...

Pascal écrivait, en bilan de la résidence de site : « Départ à 7h de Berthenay pour moi, Val de Loire, avec l'Espace familiale rempli pour faire vivre un appartement, à Sedan, Résidence Ardenne. Rendez-vous avec Charlotte dans le Perche, à La Ferté Bernard, on charge sur le parking et vlan, direction... les bouchons à Paris. Arrivée vendredi après-midi, emménagement, donc, à Sedan, Résidence Ardenne, Tour Fougères. On n'arrive pas à tout monter parce qu'on rencontre des gens, c'est vendredi aprem, il fait beau, on emménage. Je finis de monter les lits tout seul, Charlotte est encore en bas, avec Bérénice, puis Lydie, etc. »

Ce qui compte c'est l'informel et la simplicité. On est nous-mêmes, des prestataires de concertation, oui, mais on est là, en chair et en os, avec nos fragilités, nos lits sous les bras, nos bagages. On n'est pas autre chose que des humains face à des humains. On essaie de détricoter les jeux de position et de domination symbolique entre sachants et habitants. Car l'habitant sait et que le professionnel habite.

Les étudiants de notre ami Cyril Blondel, Maître de conférences à l'université de Reims et géographe spécialisée dans les injustices socio-spatiales, qui nous a gentiment accompagné à Sedan d'ailleurs, me demandaient une fois : on fait comment pour aller voir les gens et les concerter ? J'ai toujours envie de répondre : bah, normalement quoi, comme tu vas voir les gens, parce que tu les croises sur un palier, que tu as un truc à leur demander (faut toujours avoir des trucs à demander), que tu vas boire un café au troquet, etc.

Ce qu'il faut dire quand même, en guise de retour sur l'expérience, c'est qu'on a dû insister quand même. Parce que c'est des méthodes couteuses, en temps et en argent, et qu'il faut y

croire pour se donner les moyens. On a bien senti que tout le monde n'y croyait pas vraiment et le soutien du GIP fut essentiel. Rappelons quand même qu'on a dû assurer nous-même notre logement, qu'on l'a meublé comme on a pu, qu'on a dû amener nos lits du Perche dans notre voiture perso (voiture dont la femme et les enfants de Pascal n'ont pas pu utiliser pendant cette semaine-là), etc. Je ne crois pas qu'on se plaigne, il ne faut pas se tromper, mais qu'on aimerait bien, à l'avenir, si on croit ensemble que ça sert à quelque chose, être soutenu plus fort dans ces démarches de présence sur site qui sont, à notre sens, le cœur et le « secret » (si y en a un) d'une participation citoyenne réussie.

2 – La confiance et le soin

La présence, l'informel, ça permet surtout de générer le liant majeur de notre mayonnaise relationnelle de la participation : la confiance. C'est presque bête à dire mais pour embarquer un groupe de 15 à 20 personnes dans une procédure d'un an, avec cinq à six temps de travail, parfois long, il faut se faire confiance. Il faut avoir confiance dans les personnes, nous en eux et, surtout, eux en nous, pour croire que ça va être utile et joyeux.

C'est vraiment un des trucs qu'on recherche en premier. Avant même, peut-être, les paroles habitantes qui serviront aux architectes, avant même l'expertise d'usage, ce qu'on cherche c'est une qualité relationnelle par ce qu'on sait qu'une tuyauterie bien huilée fera toujours une bonne salle de bain. On sait et on hurle presque qu'une participation structurée par une confiance mutuelle, entre des participants, des institutions publiques et des prestataires, ça produira toujours, sur le fond, une bonne participation. Dit encore autrement : les « bons » contenus, la matière d'usage, elle est là, présente, et pour la recueillir, faut surtout, toujours d'abord, lui permettre de sortir.

Cette confiance, elle tient aussi et beaucoup à la place que la maîtrise d'ouvrage et ses partenaires institutionnels, donnent et laissent à la participation et comment ils soignent cette dernière. C'est très important et cela fut, à Sedan, très important. La qualité de réception, d'organisation, le soin des ventres, des accueils, des présences du maire (polies, délicates, constantes mais jamais envahissantes : très justes) sont importants. La participation citoyenne ça peut tenir à un bon pâté croute et une « galette à suc' ».

Sans aucune blague, vraiment, j'insiste, la qualité de réception des jurys, les repas partagés, les gouters, l'informel, a été très soigné (par la Ville notamment) et ce fut un facteur clé. Ce soin il produit de la confiance via la considération. Si tu me donnes à manger, sans fard ni pitié, sans excès ni rapine, tu me considères, et si tu me considères, tu vas m'écouter, alors, je vais parler, dire des choses, honnêtes, depuis ce que je suis, un humain qui vit là et qui, parfois, comme toi, mange et boit. Et ça va être de la bonne manière pour concevoir de l'espace vécu.

Il faut dire qu'au-delà de ces considérations alimentaires et confortables, le soin est un des principes actifs de notre intervention. Les gens doivent se sentir bien. Ils ne doivent pas se sentir infantilisés ni écrasés ni obligé par la participation. Ils doivent se sentir libre. D'être eux-mêmes. Surtout qu'ils ne sont pas tous les mêmes.

Parce qu'il faut en dire un mot. Nous avons composé un groupe de personnes, habitantes de la Résidence et des alentours (quasiment à 50/50), extrêmement bigarré. Nous avons dans le groupe citoyen, notre jury, des capitaux économiques et culturels, des histoires personnelles, multiples. Et il fallait faire avec. Il fallait mobiliser les bons outils, comme je disais plus haut, et éviter à tout prix ceux qui figent et glacent les personnes moins scolaires, moins diplômées, moins habituées aux processus publics et institutionnels.

Alors, on a notamment insisté sur l'oralité. Parce que certaines et certains ne savaient peut-être pas lire, et qu'on voulait par le savoir, et parce que la culture de l'écrit est très discriminante. On

a fait ce choix et on l'a tenu. Je crois qu'on a eu raison. On n'envoyait pas les rendus des équipes de conception par mail, on ne présentait rien en amont des jurys, on insistait sur la rencontre, encore, entre une équipe, incarnée, son récit de projet et un groupe à égalité d'information.

On a refusé systématiquement la visioconférence. On ne peut pas animer un groupe comme ça en visio. Impossible ! Pascal me racontait qu'il avait réalisé, à Sedan, que parfois il gérait les tours de parole au regard, sans paroles. Pendant une longue prise de parole d'un membre du jury prolix, il interroge les plus timides de l'œil et il voit s'ils se sentent d'intervenir. On met le confort avant l'équité. Tant pis si certaines parlent plus que d'autres, tant pis, on refuse la violence de l'horizontalité. On est différent et on va faire avec. Je ne sais pas si c'est pour ça, grâce à cette acceptation des déséquilibres, mais le jury a tenu du début à la fin, sans perte de participation, avec un équilibre de genre, de classes sociales, de niveau d'éducation, etc.

Et d'ailleurs, il faut remarquer qu'il fut, dans son jugement final, éminemment réactif à la considération de ces « oraux » avec les équipes de conception urbaine. La capacité des équipes à évoluer en fonction des retours successifs du jury, aussi insignifiants soit-il, a été, je crois, déterminante... la faculté des équipes à entendre le réalisme et les attentes simples du jury a été déterminante également.

Et après tout, qui connaît bien l'architecture et ses processus sait combien la présentation orale des projets, le récit, la gouaille, est un facteur clé de sélection des équipes. Ici, ce n'était pas seulement face à un élu, qu'il fallait séduire, mais face à un groupe de citoyens sedanais, avec, sûrement, d'autres qualités d'énonciation nécessaires.

2bis – Et de la rigueur, hein ?

Attention la critique des fétiches méthodologiques, des outils qui font tout et l'insistance sur une éthique de la participation, sur une posture directe, sur l'informelle, le soin, la confiance, ce n'est pas la porte-ouverte à la désinvolture et au « faire ce qu'on veut parce qu'on est libre bordel ». Nous on croit qu'il faut tenir bon et considérer ces manières d'être et le faire avec le plus grand des sérieux du monde.

> Parenthèse ouverte <

C'est quand même fou que la joie, le soin, la présence et leur revendication soit devenues des marqueurs de désinvolture et des contresignes du sérieux. C'est terrible ce monde Potemkine où la gravité est l'avatar du respect.

Quand est-ce qu'on se redit qu'il est très sérieux d'être joyeux ensemble ?

> Parenthèse fermée <

On a essayé de tenir ça à Sedan, pendant Quartier de Demain, à être complètement nous-mêmes, à chercher notre authenticité, à forer des discours simples tels qu'ils sont sans vouloir à tout prix les emmener ailleurs (si la dame dit « je suis bien ici », ne faut-il pas entendre « je suis bien ici » et seulement ça ? tout ça ? tout seulement ça ?), tout en respectant scrupuleusement un cadre, le formalisme du dialogue compétitif, des délais et en rédigeant encore en toujours des avis citoyens structurés, dans une langue claire et rigoureuse.

Nous croyons fortement à cette posture et nous la revendiquons (elle a bien fonctionné) : une pratique de terrain très informelle et souple dans une logique de projet (respect des délais, des commandes, des livrables, etc.) très rigoureuse.

3 – La traduction

On l'avait dit et on le redit ici rapidement. Le troisième grand principe de notre intervention, après la présence, la confiance/soin, c'est la traduction. C'est principalement ça qu'on fait, on traduit des langues qui ne se côtoient pas souvent.

Quand le monsieur dit « menuiseries », il veut dire « fenêtres ». Et ce type de choses, oui, évidemment, mais plus globalement encore, traduire des visions, entre des citoyens différents, entre des citoyens et des concepteurs, entre des institutions et des citoyens, etc.

On a dû traduire des besoins aussi, des envies de considération, des intérêts et des désintérêts, on guide, on canalise. Bref.

J'en ai un peu plus, je vous le mets quand même ?

Je suis trop longue, hein ? C'est que ça me tient à cœur. C'est mon travail et une bonne partie de ma vie. Pour finir, quelques autres remarques méthodologiques :

> La double commande c'est bien. On en a fait plusieurs ces dernières années, et on aime beaucoup. La double commande c'est quand tu bosses pour une collectivité par exemple mais que tu es payé par une autre organisation (le GIP ici). Ce qui est bien c'est que ça génère un triangle qui permet parfois d'insister et de rappeler des intentions initiales. Ça permet de forcer un peu les différentes parties en présence et ça fait de la place pour des actions de participation qui auraient sûrement sauté ailleurs. Ça permet de dire : oui, c'est compliqué de nous prêter un appartement, par exemple, mais on vous dit que c'est important, et le GIP aussi. Par exemple.

> Si on croit un peu à nos manières de faire, si vous y croyez un peu, si vous pensez que nos expériences et que celles-ci notamment montrent un intérêt en matière de participation, alors, la prochaine fois, laisser nous plus de temps sur place, au début, avec les gens. On peine à les faire valoir nos méthodes. Elles ne sont pas fiables, elles ne sont pas sûres, elles ne sont pas très communicantes. On n'est pas les seules à les porter, heureusement. Mais ce n'est pas simple. Si vous y croyez, valorisez-les, parlez-en, faites leur confiance...

> Ce n'est pas la première fois que je le vois mais c'était saisissant à Sedan. Au fur et à mesure du travail, le jury citoyen devient de plus en plus précis et exigeant. Si on ne le brusque pas, qu'on lui laisse le temps de comprendre le processus (sans lui faire classe, surtout pas, sans le former, encore moins), il s'installe progressivement, progresse, évolue. Y a une mayonnaise qui prend et qui produit de la connaissance.

> Et puis il devient « réaliste ». Non qu'il le soit dès le début, mais il l'est de plus en plus, il déteste les postures figées et les positions de principes, les reproches à la collectivité et au monde tel qu'il est. Il attend des professionnels de la conception des réponses, avec les cadres existants et pas une remise en cause des cadres. Il attend qu'on fasse quelque chose pour son quartier, avec 1, 10 ou 100 millions. Et il peut comprendre qu'on refuse des choses, que des choses sont impossibles, etc. Tant qu'on prend le temps de lui dire, normalement, sans l'infantiliser. Tout est compréhensible dans la clarté.

Si vous voulez des retours plus structurés, demandez à Charlotte Cauwer et Pascal Ferren, c'est eux qui étaient sur le terrain, à Sedan. Ils seront toujours d'accord pour échanger sur ces pratiques et nos manières de les vivre.

Et puis merci au GIP EPAU d'avoir proposé ce cadre et de l'avoir tenu, merci à Habitat 08 et à la Ville de Sedan de nous avoir fait confiance et d'avoir toujours été soigneux, réactifs, présents, merci à Mireille, Sébastien, Annick, Khoudir, et aux autres, pour la bonne humeur et l'enthousiasme pour bâtir ensemble un quartier à venir, agréable, joli, écolo, attractif...

Camille Alfada